

Jocelyne Alloucherie L'excès-l'échancrure

Jean-Paul Gavard-Perret

Volume 44, numéro 178, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/53071ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gavard-Perret, J.-P. (2000). Jocelyne Alloucherie : l'excès-l'échancrure. *Vie des arts*, 44(178), 36-38.

L'excès- l'échancrure

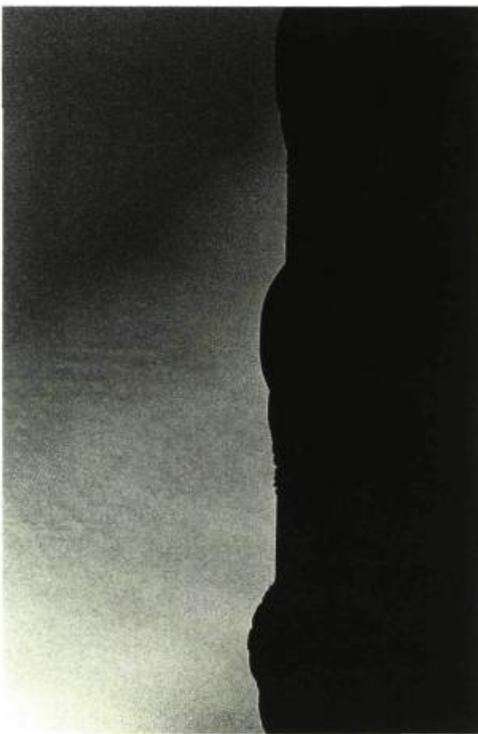
Jean-Paul Gavard-Perret

ON PARLE TROP FACILEMENT — ET TROP VITE — DE « MINIMALISME » À PROPOS DES PHOTOGRAPHIES

APPAREMMENT — MAIS EN APPARENCE SEULEMENT — VIDES ET FROIDES DE JOCELYNE ALLOUCHERIE.



Aujourd'hui la nuit, 1999



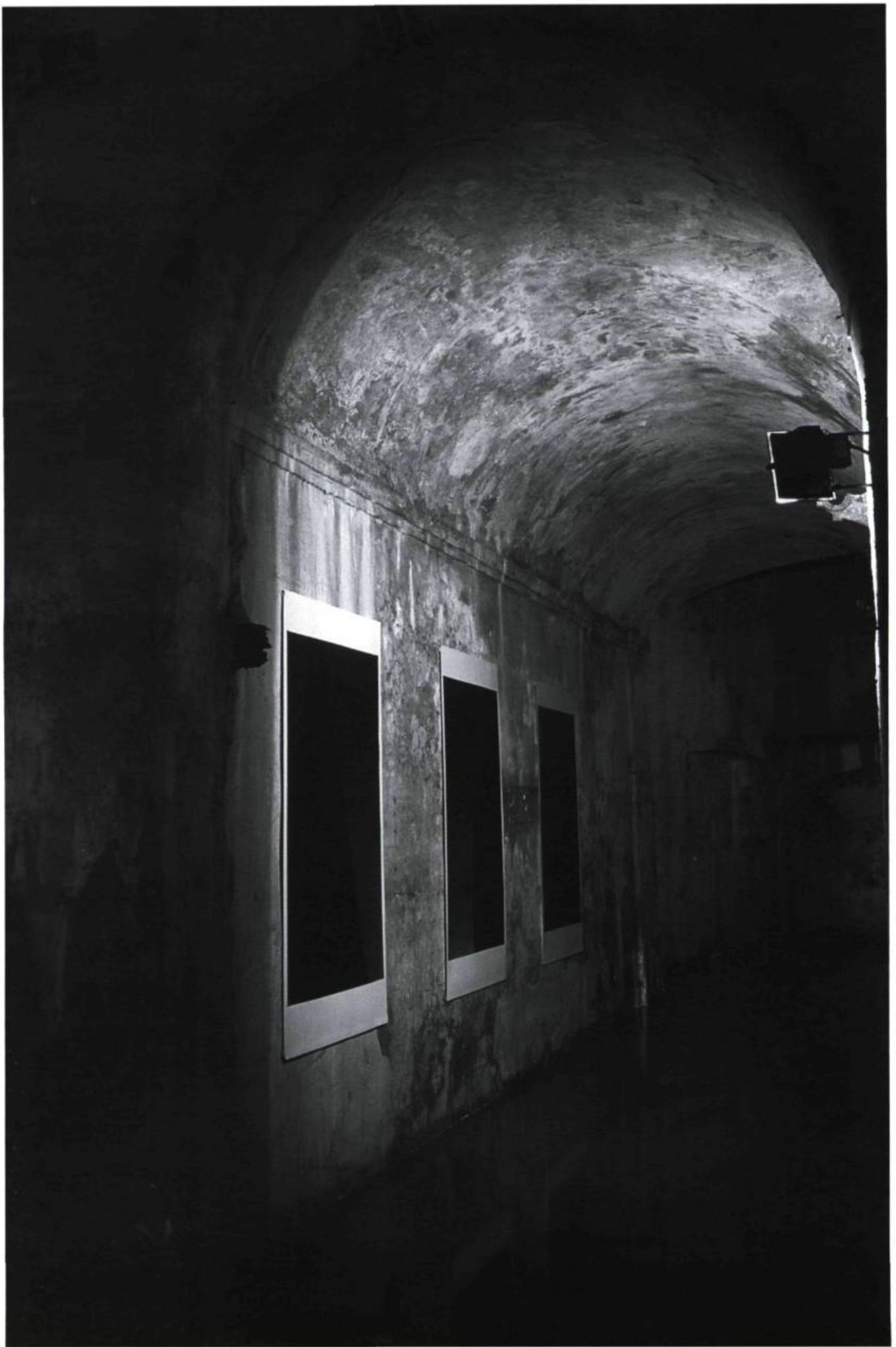
Il y a bien sûr le noir, le gris, le nocturne mais il y a aussi (surtout) l'échancrure que capte la photographie plus particulièrement dans la série *Aujourd'hui la nuit* par le jeu de la répétition ou plutôt de la variation. Tout se passe alors comme si Jocelyne Alloucherie revenait à une image matrice, une image mère, où tout finit (nuit tombante, nuit tombée), où tout commence.

Ici la force fascinante de la forme ne cherche ni à agresser, ni à séduire. C'est sans doute pour cela qu'elle parle au plus profond, qu'elle parle du dehors, du dedans. De l'absence. Ainsi le trou, l'interstice, le vide ou les figures majeures. Ce qu'il faut colmater ? Ou plutôt ce qui ouvre pour un autre passage ? Et où — peut-être aussi et faute de pouvoir dire mieux — du désir remonte.

Alors soudain cet équilibre de l'œuvre dans le blanc, contre l'obscurité. Ces « images » qui savent de quoi cet obscur est fait, mais qui le retournent, progressivement, sans y toucher. Dans lesquelles la perspective est détruite vers d'autres « leurres » (revendiqués comme tels), vers d'autres perceptions. Ainsi le réel se transforme peu à peu en paysage non allégorique mais en paysage du dedans à la fois en creux et déliés mais aussi en pleins.

C'est ainsi que l'œuvre retient à travers cette énigme, cette émotion différée ou plutôt induite dans un couloir de l'absence. Mais l'absence n'est jamais une fin en elle-même. Reste ainsi comme un appel, une élévation que l'œuvre « décline » dans ses écarts, ses écartements. Il y a ces arêtes, ces passages de lumière blafarde que Jocelyne Alloucherie a su capter dans ses dérives aux « heures creuses » d'un Montréal étrange, moins ville que métaphore.

La photographie nous perd ainsi dans son labyrinthe. Comme s'il avait fallu qu'elle les invente pour mieux comprendre les nôtres. Des labyrinthes mais aussi des conduites forcées et, en ces lieux en abîme de présence, un éros blanc. Et la solitude — absolue mais non idéale — cette solitude suggérée, induite comme pour ramener à une méditation.





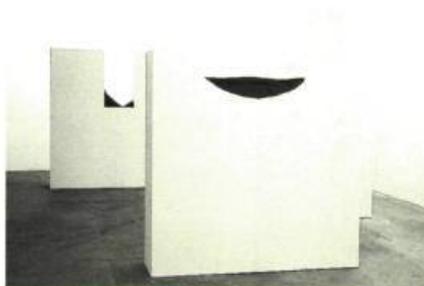
Œuvres de sable, 1999

Ainsi ces images étranges en rétention, restriction, réticence. En récession pour un flux froid: l'image qui flotte dans sa consistance et le regard en suspens au milieu de son vide, au milieu de sa conduite. Cette froideur (d'apparence) par excès de chaleur. L'œuvre qui se replie et ouvre à la fois. L'œuvre qui ne s'étend pas mais qui ne bouche pas pour autant afin de mieux piéger la lumière. Et voir par où ça passe.

Ce repli de l'œuvre l'inverse de la peur. Il y a la conque, il y a l'interstice. Il y a aussi la brûlure, la déchirure. De l'âme, du corps. De son hiver et de sa nuit. Figure d'éros et son contraire. L'appétit du réel jusqu'à l'anorexie (comme si c'était encore dans le ventre que tout se jouait).

Ainsi l'au-delà de l'image, l'image de l'absence et de la présence. L'impossible passage. Ou le premier présage. Oui, la conduite forcée. Un monde est complet qui contourne l'image telle qu'on a coutume de la regarder. *Aujourd'hui la nuit* fait ainsi masse mais ouvre. Indécidablement. On touche à quelque chose d'ultime mais aussi d'intime dans l'étrangeté de cette distance offerte, aspirée, où rampe une psalmodie silencieuse de lumière. Un monde blanc. Ou presque. Une figuration ensevelie. Ou presque. Pour une renaissance. Que ce silence ou cette « pause ». Jusqu'à l'effacement.

L'œuvre et son appel (sa seule « diégèse » immanente, bien plus loin que le réel et donc bien plus intéressante). Voir ce que nous n'aurions peut-être dû voir (une faute de l'avoir vu?) ou voir ce qu'on n'osait pas voir.



Mais qui sait si nous avons vu? Là le piège. Ici c'est l'œuvre qui nous regarde. Dans sa carapace ou plutôt dans son ventre. Ou quelque chose de plus primitif encore. Mais loin de tous les repérages. Et ce noir qui descend autour. La matière qui se métamorphose. La matière métamorphique. Autour d'elle l'ombre qui se désagrège.

Là le travail d'une œuvre. L'œuvre travaille, tourne autour de l'absence, appelle à la présence. On y est sans y être. Cela qui définit peut-être le corps enfoui. Et retrouvé. Tout ce qui captive, qui retient. Parler alors d'une sorte de pureté de la forme. Ne reste que l'essentiel. Que l'essence. Dans ces jeux de matière: quelque chose d'apparemment éphémère.

Un monde est complet. Un monde libéré qui nous captive. Un monde captif qui nous libère. Nous y sommes sans y être (invités) parce que nous y entrons par un désir qui subsiste, un désir de subsistance. Il y a cet équilibre étrange dans la figuration de l'infigurable. Dans l'emprise de lumière.

Aujourd'hui la nuit pour l'aimer contre le vide, s'en jouant dans ce double jeu de l'intérieur et de l'extérieur. Comme pour mieux montrer. Le montrer. Mais ce vide n'est pas chaos. Ce vide prend forme, répond au manque. En le révélant l'œuvre l'aspire, le déplace. D'où ce langage froid par excès de chaleur. Et cette rigueur avec laquelle la photographe poursuit sa quête. Ainsi l'au-delà de l'image: touchant au vide d'une certaine manière un monde est complet. Appelle-t-il encore à sa complétude? On ne peut le dire. Ce qu'on peut dire c'est que l'œuvre en appelle à nous par cette mise en abyme, ce retournement des matières et des traces.

Un interstice, c'est tout. Quelque chose donc d'ultime. Quelque chose rampe. Une psalmodie silencieuse. Une figuration ensevelie. Ou presque. Et l'œuvre qui nous entraîne: il n'y a plus de faute. À laver. Que ce silence lié au sublime des formes — ouvertes, forcloses. Et, en filigrane, cet appel à la transcendance.

Ici donc la figuration de l'invisible, de l'exilé(e). Ici la présence cachée, mais non ensevelie. L'acte mythique de refaire un corps, de faire face et surface au moment où le corps n'est plus — directement — à l'image, mais que son ombre ne cesse de battre. □